

Literary page

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK**

Band (Jahr): - **(1922)**

Heft 82

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LITERARY PAGE

Edited by Dr. PAUL LANG.

All letters containing criticisms, suggestions, questions, etc., with regard to this page should be addressed to the "Literary Editor."

SYLVESTERNACHT.

VON NANNY VON ESCHER.

Mein Haupt ist nicht bereift wie jene Bäume,
Die, Wache haltend, unser Haus umstehn;
Noch schwirren drin der Jugend letzte Träume,
Eh' sie im Wirbelwind der Zeit verwehn.

Noch blick' ich vorwärts, wo aus Nebelgründen
Die Zukunft, eine Sphinx, sich stolz erhebt;
Was will sie dir, was will sie mir verkünden?
Ob man im nächsten Jahr noch wünscht und lebt?
Ich frage nicht. Die Kirchenglocken schallen
Vom Tal herauf, dem Klange folg' ich nicht;
Doch schaut mein Geist in weiten Domeschallen
Viel stille Beter und ein ewig Licht.

(Aus Anthologia Helvetica.)

IL LIBRO DELL' ALPE.

L'autore—Giuseppe Zoppi—è giovanissimo; insegna letteratura italiana al ginnasio di Lugano; è nativo di Broglio, ridente villaggio della Valle Maggia. Si è già rivelato scrittore forbitto in uno studio critico su Francesco Chiesa ed in alcune graziose poesie sparse qua e là in riviste.

"Il libro dell' Alpe" pubblicato dall' "Eroica" di Milano (Prezzo L. 10) merita un'esame attento per i pregi non comuni di forma e contenuto.

La nostalgia, amore intenso e dolorante della montagna, induce il giovane scrittore a ripensare soavemente all' Alpe, a ricercarlo con cuore bramoso e a ritrarne la bellezza selvaggia, che tante impressioni stampò nell'animo suo, quando bambino, in compagnia de' suoi cari, lo abitò, lo percorse, ne sentì l'indefinito fascino dei profumi, dei colori, delle voci arcane degli orridi spaventosi... Egli fugge triste la città chiassosa ed il paesello gonfio di pettegolezzi e di miserie, per rivivere nel ricordo e nella realtà la vita umile e tranquilla dell' Alpe.

E con sguardo avido ne rivede la via per cui sale l'armento mugghiante e tintinnante, per cui gli alpini salgono e scendono carichi, col collo teso, con gli occhi fissi, col volto rigato di sudore. Rivede e ritrae con arte insuperabile, con ispirazione poetica le rocce che si sfaldano e diroccano, i torrenti che s'innabissano rombando, l'Alpe della sua Broglio con le innumere vette, che s'ergono contro il turchino raggiante, altre acute come spade, altre dentate come seghe, altre ondulate come colline. E là rivive l'adolescenza trascorsa nell'allegria dei campani, nell'aria dolce, al sole pungente e rimpiangere la ridente cima valmaggese, idillio di un tempo. Il dolce ricordo triste lo commuove; e il giovine ritrae la varia scena. I quadretti si susseguono con lo sfondo di zeffiro, con i contorni e i profili dell' Alpe sua: La Vipera ferita, La Campana, La Donnola, Il Ghiro, Il maledetto sasso, Il batticuore della morte, La grandi-

"PATIENCE..."

(Voir dernier numéro.)

Nouvel examen passé par un médecin-major de première classe, en tournée d'inspection. Pendant des minutes, il considéra et palpa mon pied. Il lisait aussi mes fiches médicales. Puis hochait la tête, me regardait, hochait encore la tête.
— Mon pauvre ami, je ne peux rien faire pour vous. Ayez du courage, prenez patience; suivez scrupuleusement le traitement indiqué... Intervenir maintenant, c'est trop tôt. On ne ferait que des bêtises. Il faut suivre ça... Attendre!... Dans quelques jours, vous aurez un nouveau médecin-chef. Il décidera!...

J'avais compris à demi mots. Hier encore, je réclamais une intervention radicale et pourtant, malgré tout, quelque chose me disait, chassant les pressentiments: Tu guériras. Tué net, ce très vague espoir sans lequel un malade s'abandonne. Dans les yeux du médecin, je lisais la décision. Il n'hésitait encore que pour tendre la perche à l'impossible. Qu'est-ce qu'il écrivait? Sûr, quand l'autre médecin-chef lirait ça, il courrait prendre sa scie. C'est que je me sentais à la limite; deux doigts raccourcis, ça n'est rien; pratiquement, on est entier; mais un pied! Du coup, ça vous abonne aux béquilles, ça vous classe dans les encombrants, dans les écopés, dans ceux qu'on regarde d'une certaine manière. On ne trotte plus, on se traîne et sur les trottoirs ça rend un drôle de bruit. J'avais l'orgueil de ma force. Et demain, au lieu de suivre les jeunes gens, je serais assis comme un vieux, dans un coin, près de la fenêtre... Finie cette vie militaire que j'aimais tant, où je comptais poursuivre ma carrière jusqu'au grade d'adjudant, peut-être plus loin; finies surtout ces longues randonnées sur les routes inconnues, dans la brousse et le désert... Le soldat Froidevaux, infirme!

Oui, j'avais tout compris et ça m'était entré dans le cœur comme un bout de bois avec des clous. Infirme! Des béquilles! Je me mis à pleurer; seulement mes camarades de chambre n'ont rien vu, parce que mes larmes coulaient en dedans de mon être.

nata, Se m'ammalassi, L'ira de Dio, ecc. ecc. piaciono, fanno pensare e godere. Bisogna rileggerli. Gli occhi s'acchetano nel verde e l'azzurro, l'udito riposa nella dolce musica delle fonti. Il profumo dei fiori c'innonda, la fresca aura ci accarezza.

Il racconto scorrevole ed armonioso è seguito come un dolce suono; l'elocuzione è sobria, semplice come la vita dell' Alpe, limpida come il suo cielo, colorito come il verde pascolo o la rupe scoscesa, o il bosco frondoso. La poesia della montagna vi allegria e rifughe, sia che ritragga la vita pastorale sia che dipinga la natura selvaggia nella solenne pace del silenzio dell' Alpe.

Il giovane scrittore non può lasciare quelle rocce senza che il suo cuore si schianti. Se ne stacca; ma ripensando al suo Alpe, ove per secoli e secoli vissero i suoi padri, l'anima sua, pur piangendo, è tutta fresca e raggiante.

T. L. R.

MEINER HEIMAT HERBSTLICHER BERGWALD.

O Heimat! Wie eine Feuerkerze leuchtet dein herbstlicher Bergwald zu mir herüber!

Fernher, fernher über Länder und Meer. Aufschrie ich vor Lust, als ich das reine Flammenwunder geschaut:

mitten im schwarzen Herzen der kalten nächtlichen Grosstadt! Mein Bergwald!

Meiner Heimat reiner, fürstlicher Bergwald!

Feuerkerze am Altar Gottes, der ob den ewigen Firnen tront in ewiger Lichtmajestät!

Der mit seinem Sternenwind dies holde Wunder gesandt, letzter Abendglanz seines Altars, mir zur Sühnung der Seele.

ARTHUR MANUEL, Liverpool.

FUER DIE CHLINE.

DER HAAS IM CHORB.

(Berndütsch.)

Es Mannli i der Feutersey unde a der Fluch, wo me "d'Schüdele" heisst, i der Chilchhöri Gsteig bi Saane heb einist e Haas läbig chönne fah. "Das syg öppis füre Herr Pfarrer," ist er mit syner Frau einig worde. Si schrybe dem Pfarrer e schöne Brief, tüe der Haas i ne Dechel-Chorb, lege-n ihm der Chorb an-Arm und verbiete-n ihm bi Lyb und Stärke, der Dechel ufzue, gäbe-n ihm der Brief i d'Hand und schicke ne i ds Pfarrhuus: er söll der d' Brief und der Chorb für e Pfarrer abgäh.

Im Pfarrhuus git ihm im Gang öpper Bscheid, nimmt ihm der Brief und der Chorb füre Pfarrer ab, und heisst ne im Gang usse ufe Chorb warte. Bald chunnt der Pfarrer mit, däm Brief und

Ça, c'est le sale moment de la sentence, de la condamnation. Un instant, on se débat, on veut se raccrocher. Mais pas de bouée. Alors on plonge... On n'accepte pas encore, mais ça commence. Dans la vie, tout est affaire d'habitude. Et quand on s'est dit vingt fois: Tu es ou tu seras infirme, on ne se révolte plus qu'à moitié.

Puis, il y a aussi le point d'honneur du légionnaire. S'il se lamente, on le traite de femmelette, de demoiselle à froufrous, la pire des injures. Alors on rit de son malheur et on écoute les autres en rire.

- C'est décidé, tu vas faire la cigogne ?
- Pour les chaussettes, t'en useras moins !
- Réduction de 50% sur les enguelures !
- Comment qu'tu botteras ceux qui t'em... bêteront ?

Toujours les nerfs à vif, j'attendais donc comme on me l'avait ordonné, gémissant, poussant mon cri de mon Dieu! Quand, une nuit, abruti par la fatigue, rêvant, j'eus un sursaut qui me précipita hors du lit. Lourde ment, ma jambe malade heurta le plancher. Au cri que je poussai, infirmiers et malades accoururent. Des petites veines avaient dû sauter, car je saignais abondamment des orteils. Appelé, le médecin-major lava, désinfecta, entoura la plaie d'un pansement humide et prescrivit une piqure supplémentaire de morphine.

Enfin, voici devant mon lit le médecin-chef annoncé et tant attendu. Quel brave homme! Mieux que cela, un père. Aujourd'hui encore, je ne peux penser à lui sans émotion. Ses yeux, ses gestes, ses paroles, sa pitié encourageante me suivent encore. Il essaya tout ce qu'on peut imaginer en fait de pansements, d'injections. Enfin, à bout de ressources:

— J'espère vous conserver le pied. Quant aux orteils, je vais vous les enlever.

Je ne sais pourquoi — mais il y avait sûrement une raison — je ne fus ni endormi, ni insensibilisé. Le docteur saisissait un orteil entre les mâchoires de sa pince, donnait un mouvement de rotation terminé par un coup sec et le tour était joué.

däm läre Chorb us der Stube und seit ihm:

"Dy Vater ist so guet, Di zue mer z'schicke mit mene Brief und mene Haas..."

"O-, O-, O-, O-," stagglet der Bueb, "so bin i froh, wenn noh eine drinn ist. Mir ist under der Schüdele eine etgange."

VOM BRODAESSE. (Aargauer Märchen.)

Der Hansli het es Fraueli gha und das het Bethli gheisse, und s'Bethli het e Ma gha und dä het Hansli gheisse; der Hansli und s'Bethli sind beidi gar ordeligi Lüt gsi und hend beide gar ordeli chönne Brot ässe. Der Hansli het aber nüt uliebers gässe als der Rouft, und s'Bethli nüt uliebers als d'Mutsche. Und häretgäge het der Hansli d'Mutsche schröckelech gän gässe und s'Bethli der Rouft. Desselwege hend si's gar guet mitenander chönne. Denn der Hansli isch froh gsi, wenn s'Bethli brav Rouft gässe het, wil ihm de allemol d'Mutsche übrig bliiben isch; und s'Bethli isch froh gsi wenn der Hansli d'Mutsche gässe het, wil es de der Rouft ganz übercho het. Und eso isch es gange bis der Hansli am End aller Ende ghimmet het. Do dernoch het aber s'Bethli z'eismol niemet meh gha, won em d'Mutsche ewäg gässe het. Was tuets? Es het halt wider e Ma gno, und dä het gheisse Jön. Und der Jön und s'Bethli sind beidi gar ordeligi Lüt gsi und hend beidi gar ordeligi chönne Brot ässe. Aber oheie! Der Jön het grad au nume welle de Rouft ässe, und s'Bethli hätt' um's Läbe kei Mutsche abebrocht. Do hend si alli beidi enand liberments nüt meh ässe lo und sind zletscht alli beidi a der Vergöstig gestorbe. Gott bhüet is dervor.

IL FAV E LA VIASPA.

In fav et ina viaspas maven in di à spas, ded in pleun ora et ein vegni tier in dutg; mo ne in ne lauter vulevan ir tras l'aua. La viaspas ei ida per in strom de far pun, ha mess quel sul dutg vi e detg al fav: "Va Ti!" Il fav leva nuota saver de quei. La viaspas ha aber hariau, ch'el mondi; ella savessi dar giuaden e rumper las combas. Il fav schava aber nuota perschuader et ha detg: "Va ti avon! Ti sas sgular; sche ti dates giuadèn!" La viaspas ei finalmein ida. Cura ch'ella ei stada vi a miez la pun, eis ella dada giu en l'aua. Il fav ha lu stoviu ir ton denavon, ch'el ha giu scarpau il tgil et ha stoviu schar cuser si ina scrotta, ch'ins vesa eunc oz.

(Aus Decurtius: Rätoromanische Chrestomathie.)

Sprichwörter.

Wenn zweu mitenangers prozediere, goht eis im Hemdli und d's andere blutt.

D' Welt isch nit wie-n-e Strumpf, wo me mit welem Bei cha dri schlüpfen as me will.

Gelt ist e gueti War: si goht Summer und Winter. 's Alter ist en schwere Malter.

Pour le grand orteil, moins atteint par le mal, il fallut recourir au bistouri. Quel quart d'heure! Je serrais les poings pour ne pas trop gémir. Rétrospectivement, en écrivant ces lignes, j'ai un frisson le long de l'échine....

Très peu après, la malade redoubla. Ma jambe entière ressemblait à celle d'un petit éléphant. Comme elle pesait! Le frottement de la couverture m'était insupportable. Pendant dix-huit mois, je fus assis sur le bord de mon lit, les jambes pendantes, sans même pouvoir renverser le buste, soupirant et transpirant. Transporté dans la division des malades suppurants, je connus le régime de trente-cinq injections de morphine, quotidiennement. J'en étais totalement abruti, stupide, les yeux à moitié clos et la bouche ouverte, balançaient sans relâche ma jambe d'éléphant d'où montait une si mauvaise odeur que mes camarades, malades eux-mêmes, fiévreux et énérvés, se plaignaient sans ménagement. J'attendais leurs réclamations dans mon rêve perpétuel et c'était comme des coups de marteau sur une dent ouverte, comme des griffures aux nerfs. A la longue, une obsession, une vraie folie. On souffre sans raison, sans but, sans fin, on est un objet de dégoût et ça dure des heures, des jours, des semaines, des mois, avec l'horloge qui sonne dans la lumière et dans les ténèbres, qui sonne si souvent que tout se rapproche et se mêle, les jours et les nuits, même les saisons; et toujours ces infirmiers qui vont et viennent, ces figures de malades sur les oreillers, ces plaintes méchantes (et voilà pour le dehors) et pour le dedans les coups aux tempes et aux artères et la douleur partout et la pauvre tête stupide qui dodoline et tombe de sommeil, jamais trouvé... En y pensant, j'ai une horreur de ce temps et je ferme les yeux de crainte. Inutile pour qui n'a pas vécu ça d'essayer de se l'imaginer ou de se représenter ce que j'ai dépensé de force et de patience à tenir bon, à espérer malgré tout, à marmotter:

— Ça passera. Encore un jour, encore une semaine....

(A suivre.)